

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 23

Artikel: La femme-médecin
Autor: Chandeneux, Claire de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185811>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.
Pour l'étranger : 6 fr. 60.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteure vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 5 Juin 1880.

On nous écrit de Lausanne :

Je me trouvais l'autre jour à Chexbres, en compagnie de deux amis. Nous nous arrêtâmes un instant au bas du village, sur cette jolie terrasse qui domine le vignoble et les jardins d'alentour. Là était assis un des habitants de l'endroit, un de ces riches propriétaires qui ont toujours de l'argent à la Banque et du vin en cave. Sans le connaître, nous échangeâmes quelques paroles :

— Bonjour, monsieur.

— Votre serviteur, messieurs.

— Voilà une bien belle journée !... Comment va la vigne ?

— Doucement, doucement, fit-il en branlant la tête ; il y a bien du mal !...

— Mais elle nous paraît être superbe, au contraire... regardez-donc.

— Ah ! il faut voir ça de près, messieurs... petite moyenne.

Ce brave homme nous avait sans doute pris pour des pintiers allant à l'emplette, et il dressait déjà ses batteries.

De Chexbres nous nous dirigeâmes sur Vevey, en suivant un petit chemin qui longe le vignoble et d'où l'on jouit, durant tout le parcours, d'une vue ravissante sur les coteaux verdoyants, sur le lac et ses rives si gracieusement découpées.

Nous pûmes constater à souhait l'état prospère du vignoble et compter presque à chaque pas 6, 8, 10 grappes et plus, sur un même cep, en répétant d'un air contrit : « Petite moyenne ! »

Voici, à l'appui de ce qui précède, le texte d'une circulaire que je viens de recevoir d'un marchand de vins d'un canton voisin :

« Ne pouvant me présenter chez vous pour vous renouveler l'offre de mes services, j'ai l'avantage de solliciter de votre obligeance la prompte transmission de vos ordres auxquels je voudrai mes meilleurs soins. Mes prix étant encore bien abordables, je ne saurais trop vous engager à vous assurer dès maintenant une bonne partie de vos provisions de l'année, car l'étendue des dégâts causés par le gel s'affirment de plus en plus aux vignobles, les prétentions de la propriété suivront leur

marche ascendante et mon ancien stock épuisé, il faudra bien les subir.

Agréez, etc. »

Il est vraiment étonnant, ce bon homme. Puisque les prix suivent leur marche ascendante, pourquoi chercher à vendre son stock ? Je le garderais, au contraire, afin de doubler mon capital.

Un abonné.

La femme-médecin

Un roman vrai, vécu, tangible, c'est une bonne fortune, n'est-ce pas ? Un roman honnête, énergique, digne de tout respect, est une merveille, à notre époque vulgaire et réaliste. Et c'est cette merveille bien vivante, ce roman du travail et de la volonté, en chair et en os, que j'ai la joie de vous présenter en la personne de Mme veuve Madeleine Brès, docteur en médecine de la Faculté de Paris.

Il y a trois ans, la Faculté de Paris était appelée à conférer le grade de docteur à une Française, et les journaux citaient à l'envi les paroles que lui adressa le savant doyen, M. Wurtz, sur son courage, sa persévérance dans des recherches originales : « Non-seulement, Madame, ajoutait-il, vous relevez le rôle tout secondaire des femmes en médecine, mais encore votre thèse est une des meilleures qu'ait reçues la Faculté de Paris ; elle la conservera avec honneur dans ses archives. »

Mais si la presse, comme l'opinion, saluait cette aurore avec des empressements et des bravos, peu de personnes savaient les prodiges d'intelligence et de vouloir exécutés par Madeleine Brès pour conquérir cette position, encore unique dans notre pays.

Toute petite, son père ayant loué une portion de son habitation aux bonnes sœurs qui soignaient les malades pauvres, elle prenait un plaisir étrange à offrir ses services, à les voir acceptés, à s'empresser autour des malades, un bol de tisane à la main, heureuse quand on lui permettait de retourner un oreiller, tout à fait glorieuse quand on lui confiait la confection d'un cataplasme.

C'était la vocation.

Pourtant, la direction de sa vie parut s'en détourner absolument lorsque sa famille la maria à quinze ans, lorsque les soins d'une petite famille naissante absorbèrent toutes ses heures.

Ce fut le malheur qui la ramena dans la vie première. Mariée, ruinée, délaissée, elle se trouva brutalement jetée seule, à vingt-deux ans, dans le courant de la vie parisienne, si riante pour qui en accepte d'un cœur léger les compromissions et les entraînements, si dure pour la femme honnête qui entend ne tenir que du travail le pain du jour.

Elle avait toujours songé à la médecine comme on se complait dans une vision aussi chère qu'irréalisable. Un matin, elle voulut saisir sa vision, et, bravement, se mit à l'œuvre.

Pour apprécier une seule des difficultés de toute nature que Mme Brès devait surmonter, il suffit de savoir qu'à vingt-deux ans, n'ayant reçu qu'une instruction primaire, elle mettait à peine l'orthographe.

C'est uniquement armée de son invincible énergie qu'elle

tenta l'écalade du baccalauréat, et, successivement, de tous les grades qui devaient la conduire avec triomphe jusqu'au doctorat.

De légers secours offerts par la baronne de Rothschild parèrent aux côtés matériels les plus pressants de cette existence en partie double, laquelle, après le labeur du jour aux cliniques et à l'amphithéâtre, consacrait encore ses veilles à des travaux d'aiguille et de copie. C'est qu'il y avait à nourrir deux bébés et de vieux parents absolument sans ressources.

J'ai sous les yeux des lettres et des attestations des sommités médicales et scientifiques dans les services desquelles a tour à tour passé Mme Brès.

J'y trouve, sous la signature de M. Sainte-Claire Deville, que « Mme Brès, mère de famille, attachée à ses devoirs, a concilié les nécessités très-dures de la famille avec le travail et l'assiduité à ses fonctions dans les hôpitaux. »

Puis, sous la signature du savant professeur Sappey : « Mme Brès a étudié l'anatomie dans mon laboratoire pendant deux années consécutives ; elle y a fait preuve de zèle et d'assiduité. Dans ses rapports avec les élèves, elle a constamment montré beaucoup de tact et une parfaite convenance. »

Le regretté docteur Lorrain écrivait :

« Elle sait vaincre sans effort les sérieuses difficultés de sa condition dans un milieu où les femmes n'ont pas eu accès jusqu'ici. »

M. Gavarret, professeur à la Faculté de médecine, lui rend cette justice que : « dans les nombreuses circonstances où ses études l'ont forcément mise en contact avec les étudiants en médecine, elle a su leur commander le respect par son attitude digne et irréprochable. »

Le docteur Brocca certifie que : « pendant les deux sièges de Paris, elle a fait son service avec une exactitude que n'a pu interrompre le bombardement. » Et pourtant, une nuit, s'étant levée pour administrer un julep à un malade dont la toux incessante la peinait, son lit reçut un obus qui le réduisit en miettes. Après constatation des dégâts, elle reprit vaillamment sa tâche hospitalière.

Enfin le doyen de la Faculté, M. Würtz, a reconnu que : « par sa tenue parfaite, Mme Brès a justifié l'ouverture de nos cours aux élèves du sexe féminin. »

Témoignage particulièrement précieux en ce qu'il établit publiquement Mme Brès, le pionnier de ce défrichement scientifique où aucune Française n'osait, avant elle, s'aventurer.

La voici reçue *docteur*, reçue sans galanterie inopportun, avec la conviction entière de son savoir, à toutes boules blanches. Si les illustres professeurs la complimentent, si les étudiants lui font une ovation, ils s'adressent au *candidat* méritant, et non point à la jeune femme.

Elle a si bien montré que, chez elle, la femme demeurait au foyer, près des enfants et que, maîtresse de ses nerfs, faisait de l'anatomie des heures entières sans fatigue, déjeunant avec ses camarades sur le coin des tables de dissection, elle entendait, dès son entrée à l'Ecole, n'être plus que médecin.

On a raconté alors, et c'est vrai, que le sultan voulait attacher le nouveau docteur à son harem.

Il y eut des engagements pris, des honoraires considérables stipulés : quarante mille francs par an, si le *docteur* Brès s'enfermait au Palais ; vingt mille francs s'il entendait faire de la médecine à Constantinople. Mme Brès voulait élargir le cercle de ses observations et non point borner son activité à étudier l'obésité traditionnelle des femmes du sultan.

Mais prête au départ, elle apprit de l'ambassadeur ottoman que, dans ce fantastique pays, l'usage était de payer, au palais, en tapis et en étoffes précieuses, quitte à en tirer parti et à obtenir des favorites quelques parcelles de l'or dont elles sont seules à disposer là-bas. Mme Brès, n'éprouvant aucun attrait pour ce genre de trafic, renonça sans regret à l'honneur de soigner ces dames et entreprit de faire tout simplement de la clientèle parisienne.

En femme d'esprit et de tact, elle s'est faite le médecin des enfants et des femmes. Celles-ci perdent toute crainte, en rencontrant cet intelligent et gracieux visage de trente-cinq ans, cette conversation simple et souriante, cette observation si fine, si prompte au diagnostic sous la forme d'une réelle bonté. A

la veille d'être mères, elles la veulent près de leur lit, si quelque accident survient, elles ont confiance dans ses mains blanches et fermes qui ont la solidité de l'acier et la délicatesse féminine. On peut lui confier ce qui coûte fort à dire parfois, et l'abandonner à ses soins avec la sécurité de la pudeur satisfaite.

Et si les bébés souffrent, si l'on ne peut comprendre leurs plaintes, à qui les mères vont-elles avec plus d'empressement qu'à ce n° 9 de la rue de Verneuil où une autre mère connaît toutes les angoisses, a partagé toutes leurs émotions, mais, aidée de la science, va combattre pour leurs enfants comme elle a combattu pour les siens ?

Très-modeste, elle parle peu du bien qu'elle a fait déjà, des récompenses et des diplômes qui lui sont parvenus sans qu'elle les ait jamais sollicités, des hommages qui ont été rendus à son mérite.

Ce n'est point de sa bouche que je tiens ce fait touchant :

A la Pitié, une malheureuse créature met au monde un pauvre petit être qui paraît n'être déjà qu'un cadavre. Les soins usités en pareil cas pour rappeler les nouveaux nés à la vie demeurent sans effet. Le docteur Lorrain lui-même déclare que tout paraît inutile. Mme Brès ne peut se résoudre à l'abandonner. En désespoir de cause, elle colle ses lèvres aux lèvres violacées du petit moribond, et lui insuffle sa propre vie avec une douceur et une ténacité telles qu'après une heure vingt minutes de soins elle eut la consolation de le sentir s'agiter dans ses bras.

C'est bien aussi un peu en forçant les clés de son tiroir que j'ai pu y voir la médaille d'honneur de la Société d'Encouragement au bien pour : « Services rendus à l'humanité ; celle de la Société pour le développement, de l'instruction et de l'éducation populaires, pour : « l'exemple que Mme Brès a donné aux jeunes femmes désireuses de se créer une position dans le monde ; » la croix de bronze de la Société Internationale de secours aux blessés en : « souvenir des soins donnés aux blessés des deux sièges de Paris transportés à la Pitié. » Et ce diplôme si original et si honorable de la Société des hospitaliers sauveteurs bretons, comme hommage « à Mme Brès, docteur en médecine qui a rendu à la pudeur des femmes le signalé le service de leur donner le moyen de s'adresser à un médecin de leur sexe » et bien d'autres encore qu'il serait interminable d'énumérer.

Enfin sa science d'écrivain vient d'être couronnée par les palmes d'Officier d'Académie.

Chez elle, la science a fait le médecin, la femme assouplit la science, la grâce de l'une embellit l'aridité de l'autre, et toutes mes lectrices qui auraient l'occasion de contrôler mes dires me sauront gré de leur avoir raconté l'odyssée de notre courageux docteur en jupon.

CLAUDE DE CHANDENEUX.

Notes sur quelques anciens usages vaudois.

Recueillies de diverses conversations avec des vieillards, surtout à Dommartin et à Lavaux, et lues à la Société d'Emulation à Vevey, le 23 février 1824.

(Voir le *Conteur Vaudois* du 29 mai).

L'autorité veillait non seulement sur les charivaris, mais sur différents usages, tels que les *Tchaffairous* du *Carmentran*, les *Lanneries* et les *Fuléra* de mai, ou plutôt les *Vouques*. — Ces mots, essentiellement vaudois, demandent une explication.

Vouga est pris dans l'ancienne acceptation du mot français *vogue*, et signifie une fête générale, un tout-y-va.

Fuléra ou *fouléraie*, selon Ducange, signifie libre et sans frein. Dans notre patois on appelle *onna fouléra*, une action non réfléchie, un peu folle, un acte qui ne mène à rien, ou une farce comique. Il paraît qu'autrefois les jeunes garçons et les jeunes filles s'affublaient, le premier dimanche de mai.